UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01943444 3

PQ
2605
.L2
P64
ST. MICHAEL'S COLLEGE
TORONTO 5, CANADA

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/pomesdeguerre00clau

POËMES DE GUERRE

1914-1916

ŒUVRES DE PAUL CLAUDEL
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

THÉATRE

L'OTAGE . . . . . 1 VOL.
L'ANNONCE FAITE A MARIE . 1 VOL.
LE PAIN DUR . . . . . 1 VOL.
LE PÈRE HUMILIÉ. . . . . 1 VOL.
L'OURS ET LA LUNE. . . . . 1 VOL.
PROTÉE . . . . . 1 VOL.

TRADUCTION

COVENTRY PATMORE : POËMES 1 VOL.
ESCHYLE : LES CHOÉPHORES . 1 VOL.
ESCHYLE : LES EUMÉNIDES. . 1 VOL.

POÉSIE

CINQ GRANDES ODES . . . . 1 VOL.
LA CANTATE A TROIS VOIX. . 1 VOL.
CORONA BENIGNITATIS ANNI DEI . . . . . 1 VOL.
LA MESSE LA-BAS . . . . . 1 VOL.
POËMES DE GUERRE. . . . . 1 VOL.

PAUL CLAUDEL

POËMES DE GUERRE

1914-1916

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE. 1922

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

APR 17 1934
6819

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET D'INTERPRÉTATION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE
COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1921

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

JAN 5 1956

TROIS POËMES DE GUERRE

TANT QUE VOUS VOUDREZ, MON GÉNÉRAL !

Dix fois qu'on attaque là-dedans, « avec résultat purement local. »

Il faut y aller une fois de plus ? Tant que vous voudrez, mon Général !

Une cigarette d'abord. Un coup de vin, qu'il est bon ! Allons, mon vieux, à la tienne !

Y en a trop sur leurs jambes encore dans le trois cent soixante-dix-septième.

A la tienne, vieux frère ! Qu'est-ce que tu étais dans le civil, en ce temps drôle où ç' qu'on était vivants ?

Coiffeur ? Moi, mon père est banquier et je crois bien qu'il s'appelait Legrand.

Boucher, marchand de fromages, curé, cultivateur, avocat, colporteur, coupeur de cuir.

Y a de tout dans la tranchée et ceux d'en face, ils vont voir ce qu'il en va sortir !

Tous frères comme des enfants tout nus, tous pareils comme des pommes.
C'est dans le civil qu'on était différents, dans le rang il n'y a plus que *des hommes* !

Plus de père ni de mère, plus d'âge, plus que le grade et que le numéro,
Plus rien que le camarade qui sait ce qu'il a à faire avec moi, pas trop tard et pas trop tôt.

Plus rien derrière moi que le deuxième échelon, avec moi que le travail à faire,
Plus rien devant moi que ma livraison à opérer dans l'assourdissement et le tonnerre !

Livraison de mon corps et de mon sang, livraison de mon âme à Dieu,
Livraison aux messieurs d'en face de cette chose dans ma main qui est pour eux !

(Tant qu'il y aura quelqu'un dans ma peau, tant qu'il y aura un cran à faire à sa ceinture,

Tant qu'il y aura le type en face qui me regarde dans la figure!)

Si la bombe fait de l'ouvrage, qu'est-ce que c'est qu'une âme humaine qui va sauter!

La baïonnette? cette espèce de langue de fer qui me tire est plus droite et plus altérée!

Y a de tout dans la tranchée, attention au chef quand il va lever son fusil!

Et ce qui va sortir, c'est la France, terrible comme le Saint-Esprit!

Tant qu'il y aura ceux d'en face pour tenir ce qui est à nous sous la semelle de leurs bottes,

Tant qu'il y aura cette injustice, tant qu'il y aura cette force contre la justice qui est la plus forte,

Tant qu'il y aura quelqu'un qui n'accepte pas, tant qu'il y aura cette face vers la justice qui appelle,
Tant qu'il y aura un Français avec un éclat de rire pour croire dans les choses éternelles,

Tant qu'il y aura son avenir à plaquer sur la table, tant qu'il y aura sa vie à donner,
Sa vie et celle de tous les siens à donner, ma femme et mes petits enfants avec moi pour les donner,

Tant que pour arrêter un homme vivant il n'y aura que le feu et que le fer,
Tant qu'il y aura de la viande vivante de Français pour marcher à travers vos sacrés fils de fer,

Tant qu'il y aura un enfant de femme pour marcher à travers votre science et votre chimie,
Tant que l'honneur de la France avec

nous luit plus clair que le soleil en plein midi,

Tant qu'il y aura ce grand pays derrière nous qui écoute et qui prie et qui fait silence,

Tant que notre vocation éternelle sera de vous marcher sur la panse,

Tant que vous voudrez, jusqu'à la gauche! tant qu'il y en aura un seul! Tant qu'il y en aura un de vivant, les vivants et les morts tous à la fois!

Tant que vous voudrez, mon général! O France, tant que tu voudras!

Juin 1915

DERRIÈRE EUX

On se réunira derrière eux.
LE CURÉ D'ARS

Le sang injustement répandu est long à pénétrer dans la terre.

C'est la rosée des cieux innocente qui est pour elle et la large pluie salutaire

Qui ressort en moissons plantureuses, fourrage et blé, orgueil de la Hesbaye et du Brabant.

Plus douce encore à ses veines toutefois quand il vient s'y mêler, s'il faut du sang,

L'âme rouge dans elle de ses fils et la libation comme du lait et comme du vin

Du soldat qui pour la défendre est tombé, les armes à la main!

Solennelle donation, définitif amour dans le labour et dans l'éteule,

Glaise réhumectée de l'antique Adam par quoi la terre et l'homme redeviennent comme un seul!

Mais cettte conscription et le marquage à la craie comme des bêtes, pour la mort, des enfants, des femmes et des vieillards,

Cet entassement pêle-mêle dans un coin, et tout à coup écumeuse, et toute chaude encore de vie, et fumante par tous les échenaux de l'abattoir,

Comme la grappe sous le madrier, cette sortie impétueuse de sang noir,

Cette vendange affreuse dont on la barbouille et qu'on lui fait boire de force,

Sont des choses dont la terre a horreur, et une œuvre au rebours d'elle-même, et l'amorce

De cette coupe lentement dans son cœur qui remonte vers vous, meurtriers, plus profonde et plus large que votre soif!

Vous qui l'avez ensemencée, oubliez-vous qu'elle conçoit ?

Comme il faut la macération de tout l'hiver et la pensée de trois saisons

Pour que le grain longuement médité germe et pousse et s'atteste épi, promesse d'une centuple moisson,

Tel, et plus vous avez enseveli la semence et plus vous l'avez piétinée,

L'incoercible fruit qui sort du ventre des assassinés!

Roule, fusillade, jour et nuit! feu de vos pièces toutes à la fois! tonnez, canons allemands!

Que le coup du mortier de quatre cent vingt vers le ciel dans une montagne noire de fumée se décharge comme un volcan!

A travers le continuel assaut et la continuelle résistance,

Troupes marquées pour ne plus revenir, vous n'arriverez pas à détruire le silence,

Vous n'arriverez pas à remplacer dans vos cœurs cette voix à jamais qui s'est tue,

La bouche sans pardon de ceux que vous avez tué et qui ne parleront plus!

Retranche-toi, peuple assiégé! étends tes impassables réseaux de fil de fer!

Fossoyeurs de vos propres bataillons, sans relâche faites votre fosse dans la terre!

THE INSTITUTE OF MEDIÆVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE

Ce qui tape jour et nuit dans vos rangs, ce qui sonne joyeusement en face n'est pas tout!

Il y a une grande armée sans aucun bruit qui se rassemble derrière vous!

Depuis Louvain jusqu'à Réthel, depuis Termonde jusques Nomény,

Il y a de la terre mal tassée qui s'agite et une grande tache noire qui s'élargit!

Il y a une frontière derrière vous qui se referme plus infranchissable que le Rhin!

Ecoute, peuple qui es parmi les autres peuples comme Caïn!

Entends les morts dans ton dos qui revivent, et dans la nuit derrière toi pleine de Dieu,

Le souffle de la résurrection qui passe sur ton crime populeux!

Peuple de sauterelles mangeur d'hommes, le temps vient que tu seras forcé de reculer!

Le vestige que tu as fait dans le sang, pas à pas le temps vient que tu vas y repasser!

Viens avec nous, peuple casqué. Il y a trop de choses entre toi et nous à jamais pour nous en dessaisir!

Nous te tenons donc à la fin, objet de notre long désir!

Voici le fleuve sans gué de la Justice, voici les bras des innocents autour de toi inextricables comme des ronces!

Ressens la terre sous tes pieds pleine de morts qui est molle et qui enfonce!

Juin 1915

AUX MORTS
DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE

De nouveau après tant de sombres jours le soleil délicieux
Brille dans le ciel bleu.
L'hiver bientôt va finir, bientôt le printemps commence, et le matin
S'avance dans sa robe de lin.
Après le corbeau affreux et le sifflement de la bise gémissante,
J'entends le merle qui chante!
Sur le platane tout à l'heure j'ai vu sortir de son trou
Un insecte lent et mou.
Tout s'illumine, tout s'échauffe, tout s'ouvre, tout se dégage!
Peu à peu croît et se propage
Une espèce de joie pure et simple, une espèce de sérénité,
La foi dans le futur été!

Ce souffle encore incertain dont je sens ma joue caressée,
C'est la France, je le sais!
Ah, qu'elle est douce, car c'est elle! naïve mais péremptoire,
L'haleine de la Victoire!

Héros, qui avez été versés en masse dans la terre comme du blé,
Froment pur dont l'étroit sillon impassable a été comblé,
Qui flamboie et qui foudroie depuis les Vosges jusqu'à la Mer du Nord,
C'est à vous que va ma pensée, vous surtout dans les pieds des vivants qui êtes les morts!
Est-ce vrai que vous ne verrez pas la victoire? est-ce vrai que vous ne verrez pas l'été?
O nos frères entremêlés avec nous, ô morts, est-ce vrai que vous êtes morts tout entiers?
O vous qui de vos jeunes corps l'un

sur l'autre avez comblé ce noir hiver,

Obscursis de la rive droite de l'Aisne et de la rive gauche de l'Yser,

Vous qui sans aucun soleil et sans aucune espérance combattites,

Toute pensée autre que l'ordre à exécuter sévèrement interdite,

Autre que de faire ce que le général a dit de faire et de tenir bon,

Soldats de la grande Réserve sous la terre, est-ce que vous n'entendez plus le canon ?

Est-ce que vous n'entendez pas notre ligne enfin qui s'arrache de la Terre et qui avance ?

Est-ce que vous ne sentez pas l'ennemi tout à coup qui a plié un peu et le départ de la Victoire immense ?

Ah, trop longtemps nous les avons tenus avec nous au fond de la funèbre piste,

Cœur contre cœur, corps à corps, dans l'étreinte une seule chose ensemble et le travail de nos muscles antagonistes !

Debout, frères entremêlés, et voyez

l'espace libre devant nous, et nos armées
Qui marchent par énormes bataillons dans le soleil et dans la giboulée!

Nourrissez de vos rangs inépuisables notre front fulminant,

Notre peuple qui d'un pas lent et sûr comme l'homme en sabots qui ensemence son champ,

Surmonté de ses oiseaux de guerre et suivi de ses fourgons et de ses convois sur une ligne de neuf cents kilomètres,

Refoule et renfonce dans ses portes peu à peu l'autre peuple qui mord et qui tape encore, mais qui sent son maître!

Comme un puissant fermier de toutes parts qui voit s'avancer la ligne de ses faucheuses,

L'attelage de toutes nos armées tire d'un seul mouvement vers la Meuse,

Et déjà paraissent les forêts, les montagnes et l'horizon germanique!

O morts, la sentez-vous avec nous, l'odeur de votre paradis héroïque,

La possession à la fin avec son corps

de la chose qu'on vous avait promise,
Le grand assouvissement pour toujours
de la terre ennemie que l'on a conquise!
La frontière que le parjure a ouverte,
forcez-la de vos rangs accumulés!
Entrez, armées de la Justice et de la
Joie, dans la terre qui vous a été donnée!
Ah, ma soif ne sera pas désaltérée et le
pain ne sera pas bon,
Armées des vivants et des morts, jus-
qu'à ce que nous ayons bu ensemble dans
le Rhin profond!

Mars 1915

AUTRES POËMES DURANT LA GUERRE

LA VIERGE A MIDI

Il est midi. Je vois l'église ouverte. Il faut entrer.
Mère de Jésus-Christ, je ne viens pas prier.

Je n'ai rien à offrir et rien à demander.
Je viens seulement, Mère, pour vous regarder.

Vous regarder, pleurer de bonheur, savoir cela
Que je suis votre fils et que vous êtes là.

Rien que pour un moment pendant que tout s'arrête.
Midi!
Etre avec vous, Marie, en ce lieu où vous êtes.

Ne rien dire, regarder votre visage,

Laisser le cœur chanter dans son propre langage,

Ne rien dire, mais seulement chanter parce qu'on a le cœur trop plein,
Comme le merle qui suit son idée en ces espèces de couplets soudains.

Parce que vous êtes belle, parce que vous êtes immaculée,
La femme dans la Grâce enfin restituée,

La créature dans son honneur premier et dans son épanouissement final,
Telle qu'elle est sortie de Dieu au matin de sa splendeur originale.

Intacte ineffablement parce que vous êtes la Mère de Jésus-Christ,
Qui est la vérité entre vos bras, et la seule espérance et le seul fruit.

Parce que vous êtes la femme, l'Eden de l'ancienne tendresse oubliée,

Dont le regard trouve le cœur tout-à-coup et fait jaillir les larmes accumulées,

Parce que vous m'avez sauvé, parce que vous avez sauvé la France,
Parce qu'elle aussi, comme moi, pour vous fut cette chose à laquelle on pense,

Parce qu'à l'heure où tout craquait, c'est alors que vous êtes intervenue,
Parce que vous avez sauvé la France une fois de plus,
Parce qu'il est midi, parce que nous sommes en ce jour d'aujourd'hui,

Parce que vous êtes là pour toujours, simplement parce que vous êtes Marie, simplement parce que vous existez,
Mère de Jésus-Christ, soyez remerciée!

LE PRÉCIEUX SANG

Le Prêtre après qu'il a consommé le pain reçoit la substance de Jésus-Christ
Sous une espèce liquide,
Le corps concomitant au sang, Dieu au corps par le Verbe réuni
Tient dans ce calice qu'il vide,
Le Verbe dans le calice d'or qui dit à l'Ineffable ce qu'Il est,
Le sang qui est la Parole éternelle,
Dieu qui est dans la bouche de sa créature, dans ce cœur où il se complaît,
Cette gorgée de vin réel!
Ce sang qu'il a reçu de Marie et la chaleur de son propre cœur,
Ce sang qui lui fut commun avec elle,
Nous est à notre tour infus dans le soleil illuminateur
De l'ivresse sacramentelle!
O trait plus pénétrant que l'esprit, plus prompt de toutes parts que le feu,

O coupe de l'intelligence,
Ouvre enfin dans ce cœur scellé, dans cette chair qui me sert de peu,
La source de la pénitence!
La grande éruption de la soif, le déchirement du désir inassouvi,
Le mal de celui qui Vous aime,
L'appel et l'indignation de celui qui au delà de la mort et de la vie
Préfère un autre à lui-même!
Heureux qui dans le désert de la Croix et le sommeil du Paradis
Partage la mort du Seigneur
Et qui goûte et possède enfin par le fait de Dieu qui s'y est adjoint
L'absolu de la douleur!
Ce que nous élevons entre nos mains, ce n'est pas seulement le calice d'or,
C'est tout le sacrifice du Calvaire!
Ce que le Seigneur a remis entre nos mains, ce n'est pas seulement le mémoire de sa mort,
C'est sa personne tout entière!

La Rédemption tout entière vers nous comme un vase qui s'incline,
Les Cinq Fleuves du Paradis,
Toute l'inondation sur nous de la préférence divine,
Nos lèvres à l'autre Vie!

Seigneur, qui pour un verre d'eau nous avez promis la mer illimitée,
Qui sait si vous n'avez pas soif aussi?
Et que ce sang qui est tout ce que nous avons soit propre à vous désaltérer,
C'est vrai puisque vous nous l'avez dit!
Si vraiment il y a une source en nous, eh bien, c'est ce que nous allons voir!
Si ce vin a quelque vertu,
Et si notre sang est rouge, comme vous le dites, comment le savoir,
Autrement que quand il est répandu?
Si notre sang est vraiment *précieux*, comme vous le dites, si vraiment il est comme de l'or,

S'il sert, pourquoi le garder ?

Oublieux de tout ce qu'on peut acheter avec, pourquoi le réserver comme un trésor,

Mon Dieu, quand vous nous le demandez ?

Nos péchés sont grands, nous le savons, et qu'il faut absolument faire pénitence,

Mais il est difficile pour un homme de pleurer :

Voici notre sang au lieu de larmes que nous avons répandu pour la France :

Faites en ce que vous voudrez !

Prenez le, nous vous le donnons, tirez en vous-même usage et bénéfice,

Nous ne vous faisons point de demande.

Mais si vous avez besoin de notre amour autant que nous avons besoin de votre Justice,

Alors c'est que votre soif est grande !

ROME

Tous les chemins mènent à Rome, dit-on, et c'est ici même qu'ils aboutissent.

Toutes les amorces au Sud jusqu'à la mer, toutes les voies comme une émission de son sol même que par tous les interstices

Des couronnantes Alpes à l'horizon, le plissement et l'accumulation de la terre au dessus de l'Italie,

Glisse et pousse et ramifie de tous côtés au travers de l'Europe, feuille et or, qui se dilate et s'approfondit,

La Ville née pour être le tuteur et le magistrat de toutes ces races en morceaux et pour en recevoir tribut,

Tout ce système de bras qui assujettissent et possèdent et toute cette étoile de rues,

Aboutissent, à mesure que diminue le chiffre milliaire,

A cette maçonnerie qu'on appelle le Colysée comme un muscle et à cette espèce d'engin vasculaire.

Ce que la terre de Saturne comme une mère sans cesse travaillée par de profonds tressaillements

A envoyé vers le monde pour l'unir, ce ne sont point des hommes, c'est du ciment,

Les Légions dans toutes les rainures de la Terre à son dessin patiemment incorporées comme des coulées de laves,

La piste maintenant figée, à travers tout ce chaos de tyrans précaires et d'esclaves,

Qu'a tracée vers l'enceinte unique de cette ville avec ses quartiers qui s'étend jusqu'à embrasser le genre humain

La Loi qui est la même pour tous et la Majesté du langage latin.

C'est d'ici que les armées sont parties et c'est ici qu'elles reviennent en triomphe

Dans la vendange et le trophée de l'Orient et du Septentrion.

En marche pour l'inventaire vers la Ville comme vers l'insatiable amateur et le dur expert au bout de la chaussée,

Tout ce qu'il y a dans l'univers à voir, à sentir, à connaître et à manger!

Les ambassades l'une dans l'autre embarrassées, la ligne des prisonniers qu'on pique,

Les femmes pour le lupanar, les charrois dans la poussière de statues et de manuscrits en vrac parmi les instruments de musique,

Les vieilles idoles déterrées, tous les dieux et tous les animaux exotiques!

Dans le filet sans cesse rejeté voici toutes les productions de la terre et de la mer

Pour cette table comme un tribunal où la gourmandise elle-même a quelque chose de judiciaire.

Ce ne sont plus les animaux sacrés seulement! Voici, les mains dans la Vie tout entière ouverte et pantelante sur le Capitole sublime,

La vieille curiosité de l'augure occupée parmi l'entraille des victimes!

Et pendant que de tous les peuples tous les dieux sans qu'il en manque un seul sont accumulés dans le Panthéon,

Point de sang d'aucune race sous le ciel dont la terre sacrée n'ait reçu un échantillon,

Mère de la vigne et du chêne et fondation de grands murs,

La pouzzolane qui a la couleur impériale elle-même de la pourpre mûre!

Ce n'est pas assez du sang, ni des entrailles avec le foie qui par le ventre ouvert s'échappent comme du raisin noir,

C'est l'âme que l'on veut à tout prix enfin faire sortir du corps pour la voir!

Sous la rage de tout un peuple qui serre et sous l'effort de la machine à broyer,

C'est le cri suprême à tout prix qu'il s'agit de lui extorquer!

Fermez tout! faites monter les murs et la conque des gradins de toutes parts!

Que le théâtre soit assez grand pour

que le monde entier puisse s'y asseoir!

Tout ce déversoir qui arrive ensemble, tout cet organe d'ouvertures comme une seule chose qui regarde et qui touche,

Tout ce cercle et ces étages de trous, c'est les routes ici de tout l'univers qui débouchent!

Qu'est-ce qu'il y a à voir? Pas autre chose qu'un homme parmi les bêtes, pas autre chose qu'un homme aux prises avec la mort!

Parmi tant de combattants, est-ce qu'il y en aura un enfin qui sera le plus fort?

Est-ce qu'il y aura quelqu'un enfin que nous verrons debout et vainqueur dans autre chose que le corps?

Vaincre! ce n'est pas d'accepter le coup qu'on demande, ni ce ramassement brutal

Du stoïque dont toute la sagesse ne va qu'à imiter la résignation de l'animal.

Arrive, chrétien! c'est à toi que l'on en veut, possesseur de la vérité!

Voici un cirque pour toi à la dimension de la catholicité.

Porteur de promesses qui ébranlent le monde et de menaces démesurées,

Nous nous défendons, défends-toi! Point de pitié envers ce qui est vrai!

La parole de Dieu avec toi que tu annonces nous allons bien voir si elle y est.

L'ombre semblablement à nous que fait ton corps, nous saurons ce qu'il y a dedans.

Ce que la vie réunit avec toi, vois les bêtes qui vont y porter la dent,

Afin que nous entendions le Verbe dans le cri de la créature qui se sépare,

Et la confession de Lui-même à Lui-même, toi martyr, au sein de la Lumière déipare!

C'est fini, la messe est dite. Lève-toi, peuple des quatre parts du monde assemblé!

Il n'y a plus rien à voir, le combat est combattu et la victoire est gagnée.

Comme de quelque écueil dans une

rafale d'ailes et de cris se lève le ban des oiseaux de la mer,

Voici le drame fini qui retenait ici l'univers.

Et par la paroi craquée, toute bouillante du salut qui consperge la masse animale,

La nouvelle chrétienté vers toutes les demeures de l'homme à remplir s'échappe de la cuve baptismale.

Voici la certitude qui vient de Rome et dans la nouvelle inouïe tous les peuples qui ont à prendre leur position,

Non plus l'amphithéâtre et le forum seulement, mais l'univers entier que gagne le bruit de la parole et de la contradiction.

Voici tous ces peuples muets qui vivent et qui prennent corps par leur âme et qui indiquent

Cette église au principe de leur parole que Rome a fournie de reliques.

Voici pour l'encemencement du monde tous ces corps pleins de Dieu dont elle a accumulé provision,

Rome a fait assez de saints pour que chaque village lui doive son patron.

Là-bas maintenant pour tous à la place de l'exacteur entre ses faisceaux et de l'âcre Louve usuraire,

Se tient le Vieillard sans armées et ce grand Mendiant que nous appelons notre Père.

Plus haute que la Palatin et plus spacieuse que le Forum,

Au-dessus de tous les arcs-de-triomphe entassant toutes les couronnes,

Se dresse, par toutes ses voûtes composantes et par tous ses orbes compensés, au-dessus de Pierre à qui toute ligne aboutit,

L'église fondée sur elle-même comme le ciel qui tonne silencieusement : C'est ici !

Et que le monde ne contient pas, car c'est elle qui le contient.

Salut, globe de la certitude et perle du mystère chrétien !

Propitiatoire dans le ciel, pôle et source des sacrements,

Par qui la vertu de nous sauver est infuse à tous les éléments!

Héritière de tous les destins et dispensatrice éternelle de la Loi,

Rome au-dessus des Empires sans trembler assume le Pontificat.

Il y a quelque chose de plus haut que toutes les couronnes, c'est le Dais!

Il y a quelque chose de plus immense que la Guerre, c'est la Paix!

De plus fort que toutes les contradictions et c'est la Vérité!

De plus continuel que le temps et c'est l'Eternité!

De supérieur à tout le méandre et c'est là-bas cette longue ligne inflexible, comme du miel,

Cette longue ligne à l'horizon là-bas toute droite plus désirable que le sommeil,

Sur qui s'arrondit une chose souvent décrite et qui nous manifeste que c'est là,

Saint-Pierre-du-Vatican qui garde les Clefs et la Porte par où l'on passe au delà!

LA GRANDE ATTENTE

De quoi est fait le pain que nous mangerons cette année ? de quoi la grappe sous la feuille mal sulfatée qu'Octobre va nous apporter ?

De quoi ces fruits qui s'alourdissent à la branche ?

De quoi plient ces branches accablées sous un faix chaque jour plus lourd ?

Dites de quoi ces fleurs qui déjà ne sont plus et ce lys si court

Embaumèrent notre sombre Dimanche !

Le mari qui est parti, le maître qui n'est plus là, le père qui ne reviendra pas.

Ces fruits sont faits de leur absence.

Ce que goûtent ces fruits si beaux, ce que sentent ces fleurs, c'est la mort !

C'est en eux que ces champs labourés

sans eux et sans eux moissonnés à grand effort
Préparent une nouvelle semence.

Qui sème dans les larmes, nous dit-on, allégresse pour lui au temps de la provende!
Et certes nous n'avons pas fait notre sillon dans le rire!
Mais ce que nous récoltons aujourd'hui, supérieur à notre demande,
Ce qu'on nous donne à emporter pas à pas, c'est une chose si grande
Que nos bras n'y peuvent suffire!

Plus lourd qu'une gerbe de blé l'homme tombé que son camarade rapporte entre les fils de fer,
Plus lourdes qu'un char surchargé
Ces craquantes prolonges dans la nuit par files qui nous reviennent de la Woëvre et de l'Yser,
Plus large qu'aucun silo la place qu'il nous faut faire

Aux dépouilles d'une seule journée!

Plus lourd que le Ciel et la Terre, plus pesant dans les plateaux de la Justice,
L'homme qui a posé sa vie pour ceux qu'il aime!
Plus lourd que de l'or à la banque, le poids plein sans manque et sans artifice,
Car quoique l'amour et le devoir exigent, il n'est pas de plus grand sacrifice
Que de s'être donné soi-même.

« Quoi que la France exige de nous, qui a le droit d'exiger tout,
Il n'est prix que nous n'ayons payé,
Voici pour vous le pain et la paix, pour vous la vie et pour nous la mort :
A cause de ce grand peuple derrière nous qui ne nous connaît pas, de cette foule derrière nous qui dort,
La mort que nous avons préférée!

La mort qui est dure pour nous aussi et dont nous aurions su comme vous nous passer,

La fin qui est tellement injuste à notre âge!

La valeur de ce grand héritage pour vous dont nous sommes débarrassés,

Nous y avons engagé notre vie, pensez-y et si ce n'était pas assez,

Du moins nous ne pouvions faire davantage.

Cette grande Moisson à quoi vous pouvez à peine suffire, c'est nous qui vous l'avons donnée,

Nous, tout l'homme de Dix-neuf-cent-quinze, nous la classe de toutes les classes!

C'est en nous que le grain amer fut semé qui devait absolument être semé,

C'est en nous que vous avez vu grandir et jaunir et se préparer

Cette moisson que l'on fait à voix basse! »

On s'y est mis tout le monde, on a donné sans comprendre tous à la fois!

Les vieux, les femmes, les enfants!

Avec les vieux chevaux branlants le labour qui était comme un acte de foi!

Et la chose que nous avons vue autour de nous monter et se déployer mois par mois,

La voici enfin à nous on ne sait comment!

Voici tout le fruit de l'année rentré, pesant à notre âme comme à notre chair.

L'amour est plus lourd que la haine.

Point d'épi sous le vent de la batteuse qui ne soit la vie d'un être cher!

Le fruit de la terre pour nous qui vivons, et sous la terre

Celui qui nous l'a conservé à grand'-peine!

Plus lourd qu'un tort non réparé, le bienfait dont nous sommes de toutes parts surpassés,

Le don qu'il est impossible de rendre.

Dans ce bien dont nous sommes saisis

de tous côtés, dans ce vaste héritage accumulé,
Nous savons que comme dans la grappe et le blé le meilleur ne nous est pas adressé,
Le sens que nous ne pouvons pas comprendre.

On nous a donné le corps, c'est fait! mais pour l'âme, c'est une autre histoire!
— « Mangez ce pain qui est fait de notre chair.
Mais la chose que nous avons vraiment donnée, qui est-ce que est capable de la recevoir ?
Ni vous, ni ce qui fut notre patrie, ni ce que vous appelez la gloire,
Ne suffisent à la contenir tout entière!

L'inspiration de donner sa vie hors de tout comme celle même de la créer, tout-à-coup irrésistible et nécessaire,
Gratuite comme la grâce de Dieu!

La patrie qui se referme derrière nous, quelque chose tout-à-coup devant nous qui s'ouvre et qui se desserre,

La générosité passionnément de ce qui n'était que du sang et de la chair

Qui se volatilise dans le feu! »

Dieu a pris l'âme, il nous reste le corps et le fruit de nouveau pour le semer, et de nouveau le grand Dessein de Dieu incompréhensible à labourer!

Dieu incompréhensible, ô frères, et vous avez passé de son côté.

L'an avec toutes ses saisons au complet qui est achevé et de nouveau une autre année qui recommence.

Le sacrifice à tirer de nouveau de la terre à l'intérieur de ce même horizon funèbre qui n'a point changé,

La lutte sur place depuis un an sans changement et sans avance.

La lutte et la prière sur place depuis un an, l'agonie sur place depuis un an,

et Dieu depuis un an qui n'a fait aucun mouvement,
La tuerie sur la même ligne jour et nuit,
L'herbe verte qui est devenue le grain et point d'autre espérance pour demain que cette poignée de froment,
Point d'autre prise sur Dieu que ces corps entre nos mains comme de l'or de nos pères et de nos enfants,
Silencieux comme Lui.

L'ensemencement demain, mais aujourd'hui la moisson sac à sac dans le grenier de notre maison,
Toute chose transformée en sa valeur.
Demain ce que nous allons semer et racheter avec, mais aujourd'hui la possession !
Aujourd'hui tous ces morts pour sauver la France échappés à tout autre vocation
Que celle-là qui fut la leur.

Le placement plus tard mais aujourd'hui le capital intègre qui est entre nos mains,

L'amour qui ne nous sera pas ôté,

Les morts qui ne nous seront pas ôtés, tout ce grand bien, quoi qu'il arrive, qui nous est accrû et qui de nous déjà n'est plus distinct,

La douleur qui est pour aujourd'hui, l'espérance qui est pour demain,

Le fruit qui est pour l'éternité.

Si nos frères n'étaient pas morts, et comment aurions-nous recueilli ce vaste héritage,

Comment les tiendrons-nous tout entiers ?

Tout ce à quoi nos bras humains ont droit, — l'âme est à Dieu, — le corps et pas davantage,

Le corps mort, mais qui va ressusciter tout-à-l'heure, la lourde croix de nos frères sur nous à la mesure de la nôtre comme un gage

De leur visage tout-à-l'heure et de leur baiser !

Si nos frères n'étaient pas morts, comment aurions-nous su ce qu'il y avait dans notre cœur,

Comment ces eaux auraient-elles jailli ?

Comment aurions-nous fait cette trouvaille en nous, ce point vital que nous appelons la douleur,

La vérité enfin au fond de nous, ces amères eaux en nous pour tout purifier qui ne sont point seulement des pleurs,

Mais la source même de la vie !

Si nos frères n'avaient pas été fauchés, comment aurions-nous fait pour être jamais aussi seuls ?

Rien que notre regard n'embrasse !

La plaine rase à perte de vue tout est fini et ça et là un troupeau de moutons dans les éteules !

Si la moisson tout entière n'avait pas été fauchée et mise en meules,

Comment Dieu tiendrait-il tant de place ?

Ce n'est plus seulement au dessus des champs maintenant que le ciel en triomphe avec tous ses peuples est déployé!

Les villes aussi chaque soir,

Comme une ouvrière économe, comme une veuve qui baisse sa lampe pour prier,

Voient par bouts entre les maisons quelque chose de nouveau là-haut, ces lumières fidèlement là-haut avec lesquelles il fait si bon de pleurer et de veiller,

Quand tout, où nous sommes, est noir.

Fini, le tintamarre des réclames lumineuses et la pétarade commerciale qui nous poursuit jusqu'au fond des parcs!

Fini, le coup de poing dans les yeux d'affreux théâtres qui s'allument et la morne fascination des lampes à arc!

Fini, les coupoles et les cylindres

Des halles à expositions d'où un feu pourpre ou vert s'irradie et la boue même sous nos pieds qui luit comme de l'or et de l'acajou!

Seules brillent éternellement au-dessus

de nos petites lampes laïques au ras du sol surmontées de chastes abat-jour,
Ces étoiles qu'on voulait éteindre.

Paris séparé par le milieu dans la nuit comme une chose ouverte, préparée à ce fleuve qui lui arrive,
Un port sans anneaux à ses murs pour le commerce,
Paris depuis un an dans le serrement de cœur et dans la pénitence de Ninive,
Une ville derrière ses longs monuments qui retient son souffle et qu'on dirait attentive
A ces eaux uniquement qui la traversent.

Du moins il n'y a plus la lumière de l'homme sur nous pour nous éblouir ! du moins il n'y a plus les œuvres de l'homme sur nous pour nous empêcher de respirer !
Vous étiez tout de même trop peu,
O Père des moissons, Modulateur, vaste

souffle suave et fort qui conduisez toute chose ensemble à sa maturité!

L'homme vous a cédé du terrain et voici qu'il ne peut plus défendre sa maison et sa cité

Contre l'invasion de Dieu!

Trop d'épis sous le peigne de la moissonneuse, trop de nos frères comme des fruits qui grêlent sous le premier vent d'automne,

Ont fait des champs et de notre âme un désert,

Nous vous avons fait trop de place, vous nous avez pris trop de choses, ô mon Dieu, toutes celles qui nous paraissaient bonnes :

Pour que vous fassiez désormais quoi que ce soit sans nous, sans ce cœur que nous vous avons donné, sans ces frères que nous avons joints à votre couronne,

Vraiment vous nous avez couté trop cher!

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Il y a une grande alliance bon gré mal gré entre nous désormais, il y a ce pain que nous vous avons offert,

Ce vin que nous vous avons tendu, non pas d'une main qui tremble,

Nos larmes que vous avez recueillies, nos frères que vous partagez avec nous, laissant ce qui est semence à la terre,

Il y a ce sacrifice vivant chaque jour dont nous vous procurons la matière,

Ce calice où nous avons bu ensemble!

Ce pain, ce vin que vous avez acceptés, ils sont à nous! entre nous ce n'est plus vous maintenant qui êtes le seul à donner!

Dans ce grand plan de votre volonté en marche qui ressemble à une aventure,

Nous avons pris personnellement intérêt, c'est nous-mêmes qui sommes engagés,

Nous avons fait masse de notre avoir avec vous, c'est en vous que nous avons tout capitalisé,

Nous sommes du côté sûr!

Puisqu'on nous a arraché le cœur, profitons-en! que craindre et quel risque avons-nous encore à courir?

La terre est nue et notre compte est net.

Nous n'avons plus rien à donner, nous n'avons plus d'autre mot à vous dire,

Non pas dans ce qu'on appelle résignation, mais dans la véhémence comme la faim de notre désir,

Sinon *que Votre Volonté soit faite*!

Nous avons comme nos frères une manière aussi pour nous de vous donner notre âme et notre corps!

— Mais il y a quelque chose de plus lourd à supporter que le poids pour un arbre de ses fruits, le poids pour une mère sur elle de tous ses fils qui sont morts,

Plus redoutable que votre bras quand il frappe pourvu qu'on sache ce qu'il fait alors qu'il frappe le plus fort,

Et c'est votre immobilité!

Ce lien dont vous êtes lié et qu'il nous faut user avec la prière,

Cette paix autour de nous qui est grande,

Cette paix autour de nous qui est grande, et dont nous pouvons dire qu'elle est très amère,

Ce silence dont vous vous taisez, ce sommeil dont nous vous voyons dormir qui êtes Notre Père,

— Assis parmi nos champs moissonnés, dans le fruit et la désolation de toute la terre,

Sous ces branches chargées de fruits qui pendent!

Août 1915

LE CRUCIFIX

I

LA TÊTE
VUE DE LA DROITE

De tout le corps crucifié il n 'y a plus que la tête qui est libre.

Les épines dont on a pris soin de l'entourer lui rendent tout appui impossible.

Trois heures elle a régné et prié, trois heures nous avons vu la face du Très-Haut,

Il faut bien qu'elle tombe à la fin quand la force lui fait défaut.

Voici le moment arrivé que nous avons patiemment attendu :

Nous pouvons regarder le Christ, maintenant qu'il ne nous regarde plus.

Le voici maintenant sur la croix, tel qu'il a capitulé pour toujours.

Quoi que nous fassions désormais, nous savons qu'il ne changera pas,

Il ne relèvera plus la tête, il dure dans la transfixion de ses pieds et l'extension définitive de ses bras.

Il ne changera plus à jamais cette espèce de partialité.

Quoi que nous fassions il ne tournera pas cette tête ailleurs qui s'incline de notre côté.

Il médite, il savait tout par avance, il endure les quatre clous pour m'attendre.

Il est trop facile de voir qu'il n'est pas en état de se défendre.

La mort en moi, l'amour qui est en lui, ne font plus qu'un.

Son innocence et le péché en moi, il y a cela entre nous de vital et de commun.

S'il est mon Rédempteur, où cela se passerait-il si je n'avais péché pas ?

Les clous seraient au corps moins durs si je n'étais moi-même aussi bas.

La croix tient bon, mais que c'est lourd

avec elle ce qui tend à moi par le poids et par le désir!

Tout ce qu'il y a de poids en lui tacitement est à moi comme un fruit qu'il n'y a plus qu'à recueillir.

II

LA TÊTE VUE DE LA GAUCHE

Il est écrit au livre de la Genèse, en cette histoire qui est toute pleine de mystères,

Que Joseph après le long séjour en Egypte quand on lit qu'il eut retrouvé ses frères,

Fit sortir toute l'assistance avant qu'il ne leur manifestât sa face :

(*Egypte*, qui est *les ténèbres* en hébreu, c'est cette terre par excellence où nous sommes, sombre et basse).

Car il ne convenait pas que quelqu'un fût présent à cet instant sacré

Du frère qui s'est retourné vers nous et nous invite à le dévisager.

Ainsi le Christ a voulu, parce que leur cœur était fort, ou peut-être qu'un amour trop grand en fut la cause,

A combien de saints et de saintes ici-bas ne se montrer que du côté gauche.

Tout ce qu'ils font, il feint de ne pas l'avoir regardé.

Quand ils prient, on dirait qu'il écoute ailleurs et son front demeure détourné.

Mais eux savent et sourient et ne prennent pas le change,

Et retournent paisiblement à la semaille et à la vendange.

Car à celui qui croit la foi suffit.

Ce que l'éternité nous réserve, il n'y a pas besoin de le voir en cette vie.

Bons serviteurs, vous savez votre devoir c'est assez.

La lumière suffisante est avec vous et le chemin est tout tracé.

Et cet instant où votre Créateur vers

vous se retourne avec ces yeux où la colère n'est point,

Il n'a voulu ni des hommes ni des anges pour en être les témoins.

CE N'EST POINT DE NOUS SEULEMENT...

Seigneur, ce n'est point de nous seulement qu'il sagit, c'est de Vous-même.

A nous qui sommes pères de petits enfants quand Vous dites que Vous êtes le Père suprême,

Comment voulez-Vous que nous Vous comprenions, sinon de la manière la plus humble et la plus littérale,

Et puisque Vous êtes vraiment Notre Père, comment croire que Vous nous vouliez aucun mal ?

Nous qui sommes pères de petits enfants, lorsque l'un d'entre eux est malade,

Le pain est comme empoisonné pour nous et le goût du vin est fade.

Et si cette chose arrivait que je ne veux même pas dire,

C'est nous-mêmes dont le corps et

l'âme se séparent et qui savons ce que c'est de mourir.

Et pourtant il est vrai que nous ne sommes leur père et leur mère que par hasard.

C'est vous, pour qu'ils soient Votre ressemblance à jamais, par un acte particulier de Votre vouloir,

Nommant du fond de Votre Eternité bien doucement leur nom, qui les avez suscités du Néant,

Et qui êtes non seulement une fois leur Père mais qui ne cessez pas de l'être à tout instant.

Et la preuve que c'est vrai et que Vous savez, Vous aussi, ce que sait un Père,

Et que Vous êtes capable de mourir, Vous aussi, et que c'est Votre affaire,

Ces mains, quand on voudrait s'en servir, clouées, et ce fiel goutte à goutte qu'il faut boire,

C'est la croix où, quand nous Vous cherchons il n'y a qu'à regarder pour Vous avoir!

Si Vous n'étiez que Dieu, il n'y aurait pas moyen avec Vous de s'expliquer,

Mais Vous avez passé par là, Vous aussi, expert et ce que nous avons supporté ;

Et certes au point de vue de l'Eternité, c'est peu de chose que nos maux présents,

Mais Vous voyez que tels qu'ils sont, Seigneur, ils nous paraissent suffisants !

« Mon frère ne serait pas mort », dit quelqu'un que vous louez, « Seigneur, si Vous aviez été là ! »

Ayez pitié de ces yeux presque éteints qui Vous cherchent et ne Vous voient pas !

Ces fils que Vous Vous êtes faits, Seigneur, est-ce qu'ils ne vous regardent pas ?

Et s'il est vrai que quand ils souffrent on n'est pas différent de ceux qu'on aime,

Ayez pitié de nous, Seigneur, à cause de Vous-même !

ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

SI POURTANT...

Seigneur, c'est vrai que l'on tient bon, et d'ailleurs il n'y a pas moyen de faire autrement.

C'est vrai qu'il y a déjà plus de trois mois que douze mois ont fait un an,

Depuis que, les yeux à ses yeux et la chair mêlée horriblement à sa chair,

La France dans son ennemi plus abominable que la mort pousse de toutes parts et serre;

C'est la vieille lutte une fois de plus sans merci, c'est Mahomet sur nous une fois de plus avec Luther!

Je reconnais l'haleine empestée et ce cœur dans le sein monstrueux qui forge!

Et c'est vrai qu'il n'a pas le dessus, mais nous n'arriverons donc jamais à lui trouver le nœud de la gorge!

Son nom lui sort peu à peu, c'est *lui*, nul ne s'y trompe cette fois :

Est-ce qu'il y a moyen de lâcher prise quand c'est tout l'Enfer que l'on tient entre ses doigts ?

Le dégoût est plus grand que le danger, l'Ennemi non seulement à soutenir, mais à comprendre !

Mais est-ce qu'il y a moyen de lâcher prise quand c'est Dieu même que nous avons à défendre ?

Nous sommes là, le temps peut passer, c'est comme si nous étions éternels !

Comme nous sommes participants de Sa cause, nous le sommes de la patience qui s'y mêle.

Il se fait sans doute quelque part quelque chose à quoi nous ne sommes pas encore prêts.

Dieu nous a bien attendus, c'est notre tour un petit peu d'attendre, et de savoir ce que c'est

Que d'attendre et de durer et d'attendre encore dans l'impuissance et dans le sacrifice,

Dans l'impuissance à cause de la Croix

comme Dieu, quand on a faim et soif de la Justice!

Nous ne savons quand ce sera le salut, mon Dieu, nous remettons notre âme entre vos mains!

Nous ne savons quand ce sera la Victoire, — mais cependant si c'était pour demain!

Et quelle amère nuit ç'a été, — mais si c'était pourtant demain que le jour se lève!

Le temps au juste qu'il faut, sa mesure ni trop prolongée ni trop brève,

Le même qui sert au blé pour pousser, au malade pour la maladie à son aise et pour la cure,

Ça, c'est votre affaire, nous le savons, et mêlé aux choses de la nature.

Tous les purgatoires, c'est à vous, et, n'est ce pas? l'intervention de l'Indulgence, Seigneur,

Eternel écouteur du temps, la source et le suprême modulateur!

Et d'ailleurs, vous êtes avec nous, nos

secteurs sont mêlés à votre cantonnement,
Si près qu'on se touche avec la main, comme l'ancien qui vous tendait son gant.
A quoi sert de compter les jours, quand vous seul êtes le commencement et la fin ?
La Victoire viendra, nous le savons, — mais cependant si c'était pour demain !
Et certes vous ne nous demandez rien de plus que d'être obéissants et forts,
Tout un peuple en vous comme vous obéissant jusqu'à la mort,
Nous sommes en paix avec vous, c'est assez. — Mais cependant, pour voir,
Seigneur, si c'était pourtant demain que vous nous donnerez la Victoire !
Honorable est la mort des saints. Mais c'est beau tout de même aussi,
Père, cette face entre vos mains qui rend grâces, cette face couverte de larmes et qui rit !
C'est beau, cette nouvelle qui arrive et ce grand cri des veuves et des orphelins
Qui voient de leurs yeux votre justice et que leur sacrifice ne fut pas en vain !

Seigneur, ah ! ne tardez pas, mettez-vous à la portée de vos amis !

Jamais nous ne saurons plus vous remercier comme nous en sommes capables aujourd'hui !

Rome, Novembre 1915

LE JOUR DES RAMEAUX

Plus tard les cierges et l'encens, plus tard le voile de soie et la montrance d'or et le dais qui est au dessus comme un drapeau et comme une tente,

Plus tard tout cela, et la colonne par derrière de dix mille cierges allumés qui se mettent en branle,

La paix plus tard!

La Passion demain, et la Résurrection après-demain, l'Ascension et la Pentecôte quarante jours et cinquante jours après,

Plus tard le compte exact à payer et l'immense butin de toutes parts qui est déjà tout prêt,

Mais aujourd'hui la victoire!

La victoire pure et simple et sans aucune autre raison sinon parce qu'on est le plus fort!

Demain toutes les portes de la Cathé-

drale ouvertes et l'engouffrement sur trois colonnes dans le port,

Demain la Croix flamboyante!

Demain la Vision de la Vérité et la possession de la Justice!

Demain la Balance dans le Ciel d'été, la Conquête égalée par le Sacrifice,

La Grâce à la Grâce répondante!

Mais la foi toute une aujourd'hui et l'emportement de toutes les barrières!

Le coup d'épaule dans la vieille porte vermoulue et la pesée de toute notre jeunesse sur le pène et sur les charnières,

La décision aujourd'hui!

Le parti pris et toute son âme d'un seul coup qu'on arrache à ce qui était morne et sage,

Le chapeau que l'on jette au loin et la veste qu'on arrache ainsi qu'un ouvrier qui se met à l'ouvrage,

La victoire sur la vieille Mort aujourd'hui!

Voilà nos vieux vêtements sous tes pieds, qu'est-ce que nous mettons à nos étendards ?

Qu'est-ce que nous trouverons pour te saluer dans le grand balayement d'équinoxe, dans le vent de fer et l'âpre coup du soleil de Mars,

O Christ, notre capitaine ?

N'importe quoi que l'on arrache au sol dur et cette poignée d'herbe d'hiver !

N'importe quoi, et le laurier s'il y en a ça va bien, sa feuille et ce branchage toujours vert,

— Ou la palme qu'on tient avec peine !

Le laurier, s'il y en a, ou la palme encore mieux s'il y en a, la grande palme encombrante et claquante que l'on tient avec les deux mains !

La palme, ou le rameau d'olivier qu'apporte la colombe à Noé de la terre qui sera demain,

La palme ou l'olive s'il y en a,

Mais s'il y en a pas un peu de buis tout simplement et ce qu'il y a de plus coriace dans notre jardin,
Le buis qui n'est pas ce fascicule de myrrhe que l'Epouse place entre ses deux seins,
Mais qui plaît à Dieu tel que ça!

L'olivier ni la palme décorative, mais un fort bon balai entre nos mains propre à tout balayer,
L'âpre brin sans aucune fleur qu'on arrache dans le jardin de Monsieur le Curé,
La touffe d'éternelle verdure,
L'acclamation à notre poing vers le Tombeau que nous allons traverser
De la plante qui précède la Croix et qui tout le reste de l'année
L'accompagnera sur le mur!

Demain les cierges et le dais, et l'évêque avec tout son clergé dans sa carapace d'or!
Mais l'acclamation aujourd'hui comme

un coup de tonnerre d'une armée sans état-major
Que le drapeau enlève et guide!
Qui gonflée d'un seul gonflement et prenant d'un seul mouvement l'idée
N'est plus que ce cri dans l'éclatement des murs qu'on enfonce et des portes fracassées :
« Hosannah au fils de David! »

Pas besoin du dada pompeux des sculpteurs, pas de quadrige qui cavalcade sur les arcs-de-triomphe!
Pas de pavois! pas de caparaçon! pas de pyramide en marche! pas de tour! pas de char qui tonne et qui ronfle!
C'est un âne sur qui le Christ est assis.
Car pour venir à bout du cauchemar qu'ont bâti les savants et les écrivassiers,
Pour franchir le mensonge d'un pied sûr et passer jusqu'à la réalité,
Le premier âne venu lui suffit!

L'éternelle Jeunesse l'emporte, c'est fini de la hideuse bande des vieillards!

Nous voici comme des enfants dans le souffle de la chose qui sera plus tard,

Mais c'est la victoire aujourd'hui!

Plus tard le blé reconnaissant comme de l'or, plus tard l'or Royal et nourrissant comme le blé,

Le fruit qu'il n'y a plus qu'à cueillir, la terre qu'il n'y a plus qu'à partager,

Mais c'est la victoire aujourd'hui!

SAINT ANTOINE DE PADOUE

A Madame la Baronne Pierlot

Toute chose que l'on a perdue, comme nous l'apprend cette femme qui balaye toute sa maison avec soin pour trouver une pièce de monnaie,

Est une image du Christ en nous qui tout-à-coup a cessé et nous ne savons plus où il est,

Et quand je cherche cette clef qui s'est séparée de moi et ce papier pour moi qu'on a mis nulle part et partout,

C'est la quête entre Jérusalem et Nazareth que je recommence sous l'enseigne de Saint Antoine de Padoue.

Qui est un saint pour nous autres d'à présent, et l'autorité dans la Rue Saint-Sulpice des fabricants de bondieux

Le représente comme un jeune homme très beau qui tient un livre et qui ferme les yeux.

Et quand besoin serait de poursuivre et de lire ce qui déjà dans son cœur est écrit,

Comment ferait-il, je vous le demande, quand au milieu même du livre, il y a un enfant qui est assis ?

Antoine sent son haleine sur sa joue, et c'est lui entre ses bras frais qui le serre si tendrement

Et qui lui donne les coups de tête, comme les petits qui ne savent pas embrasser autrement.

A L'ITALIE

Au jour de la grande indignation, au jour de son grand devoir et de sa grande nécessité,
L'Italie se lève, et regarde, et s'étonne de tous ses fils qui lui ont été donnés.

C'est elle qui a fait toute cette mer d'égaux, ces faces dures et ces yeux noirs,
Tous ces mâles en elle-même un seul fils, et ces yeux qui se lèvent vers elle pour la voir.

Maintenant tout ce qui est un homme fait son devoir d'homme là-haut : ici il n'y a plus que les femmes et les enfants :
Au cœur des vieilles cités désertes cette grande tache de soleil blanc,

La Madone au coin de la rue avec la lampe, le cyprès auprès de la fontaine,

Et cette étoile dans le ciel toujours à sa place et toujours soudaine!

Duse! vous souvenez-vous à Rome cette année dans votre petite chambre d'hôtel,
Cette étoile dans le ciel vert qui nous paraissait si belle?

Cette étoile pour nous dans le ciel vert, non pas une seule étoile, mais deux,
Jusqu'au jour où chaque jour plus proches elles ne firent plus qu'un seul feu!

Ainsi, près de cette sœur qu'elle croyait son ennemie, maintenant sanglante et farouche,
L'Italie, comme deux amants quand ils s'embrassent sur la bouche!

A présent dans le ciel futur il n'y a plus que cette étoile nécessaire!
Il n'y a plus qu'un seul sang qui coule et plus qu'une seule lumière!

Malheur au monstre sur qui le lourd pied de bronze se fixe!

Malheur à qui t'a rencontré, regard lent de la « Venus Genitrix »!

Maintenant, si l'Alpe fut affreuse, et si la lutte fut longue, et si le succès fut tard,

Il y a cette odeur de Mai avec elle à jamais enivrante, comme quelqu'un qui s'est marié avec la gloire!

Maintenant, c'est cela qui s'appelle être mère, tous ces fils qu'elle a repris et qui ne sont plus qu'à elle!

Tous ces fils fiers de leur mère qui la regardent dans les yeux, c'est cela qui vaut la peine d'être éternelle!

« Entendez-vous ces grands coups qu'ils frappent là-haut dans les Alpes, mes pâtres et mes laboureurs?

Le voyez-vous, mon atelier dans les nuages là-haut, cette muraille de feu et de vapeur?

Mais ici plus puissant que la rose! plus éclatant que la fleur de grenadier,
Plus rustique que l'âpre thym, plus indigène que le laurier,

Plus fort ce printemps de tous mes fils, l'odeur de ce printemps de tous mes enfants avec moi parce qu'ils m'aiment !
L'épreuve quand je lui ai demandé sa vie de mon enfant, cet ami que j'ai fait sortir de moi-même!

Maintenant ces grands coups que je reçois dans ma chair, et la justice de Dieu dans mon âme qui est la plus forte et la plus belle,
Cette mort à travers mes enfants que je reçois, c'est cela qui vaut la peine d'être éternelle!

Plus tard la Porte qu'on enfonce, ce grand cri sur le Seuil plus tard!
Mais maintenant cette ennemi de mon cœur enfin que j'ai trouvé et que je ne

lâcherai plus, — c'est cela qui s'appelle la Victoire!

Plus tard le pas de mes légions triomphantes et l'étoile dans la nuit obscure,
Plus tard la fontaine sacrée où viennent boire les Dioscures,

Mais maintenant l'angoisse, et le râle, et ce grand rire de joie, et l'agonie,
Et tant de gloire qu'on en a plein le cœur, et c'est cela qui s'appelle l'Italie! »

LA NUIT DE NOËL DE 1914

LA NUIT DE NOËL DE 1914

SCÈNE I.

En arrière de Rheims, un village de la Champagne brûlé par les Allemands. Au fond une espèce d'étable ou de remise. Au milieu de la place, un puits. A droite, l'église sans toiture et à demi effondrée. Sur un mur, on voit affichée une proclamation allemande. En avant, deux tombes et, dessus, deux croix de bois coiffées de képis.

C'est une belle nuit d'hiver un peu brumeuse. La lune brille. Le village est au milieu du bois.

UN GROUPE DE SOLDATS FRANCAIS, LE SERGENT, LE GÉNÉRAL

LE GÉNÉRAL

Sergent, quelles sont ces tombes ?

LE SERGENT

Mon général, celles de nos camarades, Jean et Jacques, que nous avons perdus

cet après midi. Jean est tombé blessé en reconnaissance, il était là entre les tranchées. Jacques est allé le prendre sous les balles, et comme il le rapportait sur son dos, il est tombé à son tour. Tous les deux sont morts en même temps, tués de la même balle. Nous n'avons pu avoir leurs corps qu'à la nuit et nous venons de les enterrer. C'étaient des jeunes gens de vingt ans. Jean était séminariste et Jacques était instituteur laïc.

LE GÉNÉRAL

faisant distraitement le salut militaire,

Honneur aux braves ! — Les Allemands ne tirent plus ?

LE SERGENT

Voilà une heure qu'ils ont cessé. C'est la nuit de Noël. On pense qu'ils recommenceront à minuit. C'est leur genre de plaisanteries.

LE GÉNÉRAL, *montrant la remise.*

Une baraque épargnée ?

LE SERGENT

C'est là que nous rangeons l'âne du cantinier. Et ce soir le boucher y a mis le bœuf que nous mettrons demain dans la marmite.

LE GÉNÉRAL

penchant sur le puits.

Un beau puits et qui a l'air profond. J'espère que l'eau est saine ?

LE SERGENT

Il nous rend bien service.

LE GÉNÉRAL

Et qu'est-ce que vous étiez dans le civil, sergent ? Vous avez une bien belle barbe.

LE SERGENT

Évêque, mon général. Évêque en Malaisie.

LE GÉNÉRAL

Montrez-moi vos tranchées. (*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Le rideau se relève et montre exactement la même scène, les murs effondrés, les âtres avec la longue cheminée qui seuls subsistent de la maison, la remise, l'église, en ruines, le puits; la proclamation allemande est toujours là. Mais les deux tombes ont disparu.

Entrent par les côtés opposés JEAN et JACQUES. Ils sont devenus pareils à des enfants de quatorze ans et vêtus de longues robes blanches.

JEAN

Bonjour, Jacques!

JACQUES

Bonjour, Jean! *(Ils s'embrassent tendrement à la manière des prêtres en se mettant les deux mains sur les épaules).*

JEAN

Jacques, tu as donné ta vie pour moi.

JACQUES

Jean, tu m'as donné ton âme et la foi en Jésus-Christ.

Tout cela coulait ensemble sur moi,

pendant que je te portais sur mon dos, comme l'eau du baptême.

Le même coup de feu délivra nos âmes étroitement embrassées.

JEAN

Réunis pour l'éternité!

JACQUES

En Dieu! Que ce mot me paraît encore étrange et nouveau, et quel profond tressaillement en moi d'étonnement et de désir!

Une seule seconde a fait de moi un chrétien et un bienheureux.

JEAN

Une seule seconde parfaite de foi, d'espérance, d'amour et d'acceptation, pendant que tu me portais sur ton dos.

JACQUES

Mon frère!

JEAN

Oui, mon Jacques, ton frère, et non point ton ennemi.

JACQUES

regardant autour de lui.

Eh quoi! la mort est venue et rien autour de nous n'a changé.

JEAN

Ce n'est pas le ciel encore! Vois! A peine si la rougeur du couchant est obscurcie!

Noël ne fait que de commencer. Quelques heures encore avant que naisse Jésus-Christ.

JACQUES

Voici la remise où le cantinier rangeait son âne. Voici la cave où l'escouade se reposait. Voici le puits où nous allions à la corvée d'eau.

JEAN

Voici l'église.

JACQUES

Voici toutes les pauvres maisons détruites par les Allemands.

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE

JEAN

Rien de ce qui arrive sur terre n'est perdu pour le ciel. Tout y trouve son sens. Tout y est devenu explicable, la même chose maintenant intelligible.

JACQUES

Tout est pareil.

Voici même sur le mur encore la proclamation que le général allemand y fit afficher, avant que le pauvre village fût détruit et ses habitants massacrés.

JEAN

Lis la, Jacques.

JACQUES

Avis. — Une ligne téléphonique ayant été détruite près du village de Saint-Rémy-aux-Bois, le village de Saint-Rémy-aux-Bois est condamné à payer dans les vingt quatre heures une amende de 20.000 *francs. Si le payement n'est pas effectué à terme utile...*

(Il n'y avait pas 20.000 francs dans tout le pays),

... *Si le payement n'est pas effectué à terme utile, le village de Saint-Rémy-aux Bois sera incendié sans égards pour personne : les innocents souffriront avec les coupables.*

(Signé) : VON BULOW.

JEAN

Cela aussi est écrit dans le ciel pour toujours.

JACQUES

Et ces arbres aussi sont restés les mêmes. Qu'ils me paraissent sacrés dans cette nuit solennelle ! Le chandelier d'or de Salomon avec toutes ses branches allumées n'avait pas plus de mystère.

JEAN

Dieu a créé toutes choses excellentes et admirables. Il chérit tout ce qu'il a fait et désire qu'elles ne cessent jamais d'exister.

Ah! la chose la plus humble, si nous avions eu le cœur assez pur,

Quel sens elle cache en elle et comme elle parle de son Créateur!

JACQUES

Maintenant je suis pur, Jean, et sans aucun péché. C'est ton sang qui m'a fait cette robe si blanche.

JEAN

Tu m'as donné ta vie, c'est une idée que tu as eue tout à coup.! Et moi je t'ai donné ce que j'ai pu.

JACQUES

Dieu nous a épargné une longue attente et nous prend dans notre vingtième année.

JEAN

Ensemble pour toujours.

JACQUES

Mais ce n'est pas vingt ans que tu sembles avoir, mon Jean, et l'on dirait que tu en as à peine douze.

JEAN

Toi-même, Jacques, où est cette fière moustache dont tu étais si vain ?

JACQUES

Où est cette rude barbe noire ?

JEAN

Dieu a fait de nous des enfants de nouveau, comme au jour de notre première communion. Car il est écrit que nous n'entrerons pas dans le Royaume du Ciel, si nous ne devenons semblables à des petits enfants.

JACQUES

Tu te rappelles nos discussions dans la tranchée ? Ah ! que tu m'agaçais avec ton air tranquille ! Et que toutes choses à présent me semblent si simples et naturelles !

JEAN

Mais quelles sont ces petites lumières blanches que l'on voit de toutes parts apparaître et la forêt en est remplie,

Comme au mois de mars, les fleurs qu'on appelle Reines-des-Bois et le triste sol en est tout étoilé. *(Ici le chœur chante tout bas le répons de l'office des Innocents* : « Anima nostra sicut passer erepta est. »)

JACQUES

Ce sont les âmes des enfants morts, pareilles à des gouttes de lait.

JEAN

Morts, Jacques, dis-tu ? Eh quoi ! et nous, est-ce que nous sommes morts ? non point morts, mais vraiment vivants.

JACQUES

Venez, chers petits frères !

JEAN

Venez, saintes âmes innocentes ! Venez, témoins de Jésus-Christ, venez, tendres agneaux que le cruel Hérode a immolé, non point pour aucun mal que vous lui ayez fait, mais par la seule haine de ce Dieu dont vous êtes l'image.

JACQUES

Quelle moisson pour le Paradis! Quelle odeur délicieuse vient à nous comme celle des jacinthes et des narcisses et de toutes ces fleurs les premières qui sortent du sol hivernal! ou les muguets et le gros coucous qui sentent le miel!

JEAN

De toutes parts, des villes et des champs de France et de Belgique, innombrables comme nos armées, je les vois qui montent vers Dieu et toutes les routes du Ciel en sont remplies! Il n'y a pas d'église populaire qui ait tant de blanches multitudes autour d'elle un jour de première communion.

JACQUES

Il n'y a rien que le diable abomine aussi fort qu'un petit enfant.

JEAN

Vous tous, les égorgés, les fusillés, les mutilés, les perdus, les abandonnés, morts

de froid, morts de misère, morts de ne pas manger,

Morts de peur et de désespoir,

Chers petits frères, venez! nous ne vous ferons aucun mal.

JACQUES

Ils nous ont vus et n'osent s'approcher.

JEAN

Venez! *(Entre une foule d'enfants vêtus de longues robes blanches, les mains jointes ou les bras croisés. Ils viennent se masser sur le fond de la scène.)*

JACQUES

Enfants, qui êtes vous et d'où venez-vous ?

JEAN

Tais-toi, Jacques, et ne parle pas ainsi brusquement comme si tu étais encore un caporal à la tête de son escouade.

Les pauvres petits enfants ont le cœur si sensible et il est si facile de les effaroucher! Et ceux-ci viennent de souffrir tellement

sans savoir pourquoi. Laissons-les s'apprivoiser peu à peu et faisons semblant de ne pas les voir.

JACQUES

Qu'ils sont touchants avec leurs mains jointes et leurs yeux baissés comme de pauvres enfants qui ne savent rien de rien et font ce qu'on leur dit!

JEAN

Il y en a qui savent à peine marcher et dont les pieds s'embarrassent dans cette robe trop longue.

JACQUES

Un peu de temps encore et les pieds ne leur serviront plus de rien.

JEAN

Ils seront dans la gloire de Dieu avec nous!

JACQUES

En Dieu, Jean, en Dieu même! Où est Dieu, là nous serons avec lui! Avec Dieu,

et non pas ailleurs, dans la vive lumière de Dieu, comme un nageur dans une source, le nageur qu'une eau subtile et lumineuse enlève et soutient suivant le poids qu'il pèse!

JEAN

Tu sais ces choses! Quel docteur une balle de Mauser a fait de toi en une seconde! *(Une petite fille s'approche timidement de lui par derrière et lui met la main dans la main.)*

JEAN

Qui es-tu, chère enfant? Bonjour, Doucette!

LA PETITE FILLE

Je suis la grande Marie.

JEAN

Guère grande tout de même.

LA PETITE FILLE

C'est moi qui ai conduit ici les petits de Lunéville.

THE INSTITUTE OF MEDIÆVAL MUSIC LIBRARY

JEAN

Quels petits ?

LA PETITE FILLE

Les tout petits qui sont morts parce que les Bavarois avaient réquisitionné tout le lait.

JEAN

Et toi, comment es-tu venue ?

LA PETITE FILLE

C'est un gros homme gris qui m'a tuée à coups de sabre, j'avais beau me cacher, ô Dieu que j'ai eu peur ! et il a tué aussi notre chien qui me défendait. (*Un autre enfant tout petit est venu se mettre tout près de Jacques.*)

JACQUES

Et toi, mon homme, qui es-tu ?

UNE AUTRE PETITE FILLE

Il ne sait pas bien parler encore.

JACQUES

Qui est-ce ?

LA PETITE FILLE

C'est un petit que sa maman a perdu quand on l'a sauvé de Nomény. Elle le tenait dans son tablier et il a tombé. Une roue de charrette lui a passé sur le corps. *(Un autre enfant.)*

JEAN

Et toi, mon petit tondu ?

LE PETIT GARÇON

Les Allemands m'ont fusillé parce que je les mettais en joue avec mon fusil de bois.

LA PETITE MARIE

Regarde ! En voilà d'autres qui veullent te parler.

JEAN

Qui sont-ils ? Explique-moi.

LA PETITE MARIE

Ce sont les petits Belges qu'on a brûlés dans une grange.

JACQUES

Et tout ce paquet là-bas qui ne dit rien et qui baisse la tête ?

LA PETITE MARIE

Ce sont des petits Anglais. Un obus est tombé au milieu de leur école et ils ont sauté tous à la fois avec la bonne sœur.

JEAN

Et ces cinq ou six autres là-bas qui se tiennent par la main ?

LA PETITE MARIE

Noyés dans un bateau de réfugiés que les Allemands ont coulé.

JEAN

Et ces autres ?

LA PETITE MARIE

C'étaient les orphelins d'un hospice où l'on avait mis le drapeau de la Croix-Rouge.

JACQUES

Et ceux que voilà, si timides, et qui osent à peine se montrer ?

LA PETITE MARIE

Ah ! ne leur faites pas peur ! Ce sont ceux qui ont le plus souffert, quand les Autrichiens se sont sauvés ! Ils ne nous parlent pas, tant leur pauvre cœur est encore contracté.

Ce sont les petits Serbes qui viennent de bien loin.

JACQUES

Et tous ces jolis messieurs, dis-moi, qui ont un air si fier sous leurs cheveux bouclés ?

LA PETITE MARIE

leur faisant signe.

Venez, on ne vous fera pas de mal. *(Les petits approchent.)*

JEAN

Qui êtes-vous ?

LA PETITE MARIE

Ce sont les Polonais qui sont de chez les Russes, et il y en a un qui a une belle image de la Vierge noire. *(entre une petite fille avec son violon.)*

JACQUES

Et toi, ma jolie rose, qui es-tu ?

LA PETITE FILLE

Je m'appelle Sylvie et je joue du violon.

JACQUES

Et comment es-tu venue ici ?

LA PETITE FILLE

Je ne sais pas. J'étais dans mon lit et je dormais, et tout à coup je me suis trouvée ici.

JEAN

Que c'est gentil d'être tous ensemble des petits enfants ! Aimables frères, c'est fini maintenant de cette terre où l'on souffre !

JACQUES

Et d'où vient que toute cette foule s'est assemblée avec nous, ce soir, en ce lieu même ?

JEAN

N'est-il point l'image de celui où nous avons passé tant de nuits, ayant devant nous les deux tours de la cathédrale martyre, Notre-Dame de Rheims, Notre-Dame de France, assassinée par les Allemands en haine de la foi ?

Ce n'est pas une sainte ou un évêque, c'est Notre-Dame elle-même, c'est la mère de Dieu fait homme pour nous, qui endure la violence et le feu !

C'est elle tout à coup que nous avons vu flamboyer au centre de nos lignes, comme jadis la vierge de Rouen, c'est elle qu'ils essayaient de massacrer, la vieille mère, pendant qu'elle nous faisait un rempart de son corps !

Au centre de nos lignes c'était elle contre les hordes du noir Luther qui était notre rempart et notre drapeau !

Dans cette bataille sur toute la longueur de la Marne que nous avons livrée, ayant Geneviève à notre gauche et Jeanne à notre droite,

Dans cette bataille de six jours autour du jour de sa fête, quand se retournant tout à coup la ligne de nos sept armées parvint, avec quel effort, à rejeter le poids accablant, le manteau de plomb vivant sur nous avec un million de griffes des légions de la nuit !

Et maintenant elle est toujours là sur le front, notre mère, notre générale, incendiée, insultée, mutilée, vide, veuve, frappée, debout ! Et les Boches en face d'elle n'ont pas gagné d'un seul pas et ils savent qu'ils n'iront pas plus loin.

C'est d'elle-même, en effet, qu'il est dit qu'elle est terrible comme une armée rangée en bataille, terrible quand elle sourit, et que sera-ce quand elle brûle ?

A sa droite, à sa gauche, à l'Est, à l'Ouest, et du Midi jusqu'au Nord, de la mer aux Vosges et de Dunkerque jus-

qu'à Belfort, au travers des Sept Rivières.

Elle voit s'attacher à elle comme à une colonne, comme à un pilotis, la triple et quadruple chaîne sans aucune rupture ni défaut,

De qui formée, sinon de ces enfants mêmes qu'elle a donnés à Dieu et que jadis elle enveloppa dans les langes baptismaux !

Maintenant, c'est l'hiver, c'est la longue saison de la souffrance et de la lutte et de l'espérance dans le froid et dans la gêne et dans la mort,

Quand toute la France est dans le silo, tout notre froment dans le sillon,

Avant que cette semence armée ressuscite au soleil de Pâques !

JACQUES

Et d'où vient que tout ce peuple s'est assemblé ici ?

JEAN

N'est-il point convenable que là où la

mère endure passion tous les enfants soient avec elle ?

Où est leur place en ce jour de Noël sinon près de cette mère qui les a tous enfantés au salut avec le Christ ?

Où est mieux leur place en ce jour de la naissance de toute l'Eglise,

Sinon près de ces fonts jaillis de la plus pure veine de la terre où jadis la Fille aînée de l'Eglise a reçu le baptême et tant d'autres peuples avec elle ?

Sinon près de cette source d'eau et de chrême où jadis Jeanne la Pucelle conduisit le Roi pour s'y faire sacrer ? Rheims royale et baptismale que les ennemis de la Joie aujourd'hui essayent d'ensevelir sous le fer et le feu.

JACQUES

Mais qu'attendent-ils tous ?

JEAN

Que minuit sonne et que le ciel s'ouvre. Or ça, voici M. le Curé du village qui

vient vers nous pour nous recevoir, car nous sommes chez lui.

Et nous faire un beau sermon. *(Entre le Curé de Saint-Rémy-aux-Bois.)*

JACQUES

Bonjour, Monsieur le Curé !

M. LE CURÉ

Bonjour, mes petits enfants ! Bienvenus tous à Saint-Rémy-au-ciel !

Vous voilà tous enfin ! C'est pour vous que je suis resté seul ici si longtemps à vous attendre, car c'est moi qui suis chargé de vous accueillir en ce lieu, avant que l'heure vienne d'être introduits dans une autre demeure.

JACQUES

Voici combien de temps que les Prussiens vous ont fusillé ?

M. LE CURÉ

Voilà cinq mois qu'ils sont entrés ici comme des gens à moitié fous. Il n'y avait rien à leur expliquer.

Moi et ma bonne, ils m'ont pris tout de suite et ils nous ont conduits au cimetière, à gauche de l'église. J'ai bien vu tout de suite ce qu'ils voulaient. Ils disaient que nous leur avions tiré des coups de fusil.

JEAN

La bonne était une pauvre enfant aveugle et bec-de-lièvre qu'il avait recueillie par charité.

M. LE CURÉ

Alors j'ai dit à Marie : « Marie, c'est le moment de réciter notre chapelet. » Elle n'a rien dit, elle a tiré son chapelet de la poche de son tablier et elle s'est mise à genoux à côté de moi, tenant ma soutane de l'autre main.

JEAN

Où est-elle ? Je ne la vois pas.

M. LE CURÉ

Elle était trop pure et la terre n'a pu la

contenir. Je ne l'ai vue qu'un moment, elle m'a souri, ah! quel céleste sourire! et elle a disparu.

JEAN

Et est-ce que vous avez souffert à ce moment, Monsieur le Curé?

M. LE CURÉ

Et toi-même, Monsieur le séminariste?

JEAN, *souriant.*

Et toi, Jacques?

M. LE CURÉ

Dieu a miséricordieusement caché aux pauvres hommes, afin qu'ils aient quelque mérite, le peu de douleur qu'il y a à quitter ce lieu de souffrance et de ténèbres.

Rien qu'une grande lumière fulgurante comme l'épée de l'ange exterminateur et voici la réalité enfin autour de nous!

Comme quand au sommet d'une montagne le brouillard tout à coup s'écarte et

que l'on voit l'Alsace ou la Lombardie toute rose dans le soleil du matin.

C'en est fait de ce songe mauvais que nous appelions la vie.

JEAN

Ainsi donc, tout de même, la voilà, cette vie éternelle par laquelle au séminaire on nous apprenait à terminer tous nos sermons!

M. LE CURÉ

se tournant vers les enfants.

Et maintenant, mes très chers frères, écoutez-moi, car c'est moi qui suis chargé ce soir de vous faire l'instruction et de préparer vos intelligences à cette éternelle Noël qui va briller à minuit, comme jadis je prêchais aux enfants des catéchismes, — car pour vos cœurs, je sais que déjà ils sont tout purs et ouverts. *(Tous les enfants se groupent au fond de la scène).*

Mes très chers frères, je vous conjure tout d'abord de ne plus être tristes, et

effrayés, et éperdus, comme il est naturel à un âge si tendre quand on se trouve tout à coup sans personne, et vos chers parents sont restés dans un autre lieu, et je sais que vous venez d'avoir si peur! Vous étiez entourés de tant de soins et de tant d'amour, et voilà tout à coup que la chose s'est produite et quelqu'un tout à coup qui vient vous faire du mal, alors que vous n'en faisiez aucun. Et, maintenant, c'est le ciel, il est vrai, vous le savez, et cependant votre mère n'est pas avec vous, et vous vous dites sans doute : «Est-ce qu'il y a place pour de si petits enfants dans une si belle maison? » Mes chers frères, si petits, si simples, si innocents que vous soyez, si désarmés, vous ne l'êtes pas encore autant que ce Dieu que vous allez voir tout à l'heure et qui n'acceuille que ceux-là précisément qui sont semblables à vous et à lui : « Mais, pensez-vous, est-ce qu'il me connaît, moi, le tout petit, comme ma mère me connaît et comme je la connaissais? » — Chers

enfants, dit le bon Dieu, c'est votre mère qui vous a reçus, mais c'est moi qui vous ai faits. C'est elle qui vous a reçus de tout son cœur, c'est elle qui vous a nourris du meilleur de ce qu'elle a, mais c'est moi le premier qui ai eu toute l'idée, c'est moi qui vous ai faits exprès, comme un ouvrier qui pense longtemps à ce qu'il va faire et qui combine bien des choses par avance. Comme c'est joli pour lui ce petit être qui va paraître et personne autre n'en a l'explication! Et si vous aimez votre maman, n'aimerez-vous pas aussi bien celui qui est votre auteur et votre inventeur et qui n'a pas cessé et ne cesse pas de penser à vous un seul moment! Ah! il y a un grand secret entre vous et lui, un petit mot bien doux que vous seuls, et non pas aucun autre, pouvez lui dire, et ce petit mot de votre bouche, dit le Seigneur, il m'a paru si cher, si indispensable, que je n'ai pas eu la patience d'attendre plus longtemps et que je vous ai fait chercher tout de suite ou vous étiez,

avant que la vie ne m'ait changé mes petits enfants.

Oui, bien, mes très chers frères, il vous faut remercier le bon Dieu qui, en vous enlevant si jeunes, vous a traités comme ses préférés, et non seulement vous a soustraits ainsi à bien des maux, mais qui n'a pas permis que sa ressemblance fût jamais en vous, pas plus que chez les anges, endommagée. Mais vous n'êtes pas seulement bienheureux, vous êtes saints aussi. Si petits, vous avez la même couronne que tant de généreux athlètes, tant de missionnaires, tant de nos frères en Chine ou du temps des empereurs de Rome, n'ont conquise qu'aux prix de beaucoup de labeur et de patience. L'être en état de grâce, comme il ne cesse pas d'être uni au Christ, s'il vient à subir le martyre, comme il ne cesse pas d'être en état d'assentiment à son Créateur, participe à la même passion et en dilate sur tout ce qui l'entoure la vertu d'expiation et de rachat. Ce n'est pas faussement que

vos mères, quand elles vous serraient dans leurs bras, vous appelaient leurs petits Jésus! Comme il a donné sa vie pour vous, vous lui avez donné la vôtre et à jamais dans le ciel vous ne cesserez plus de la lui donner.

Donner ne suffit pas, il faut demander aussi, sans cela à quoi servirait-il d'être des enfants qui attendent tout de leur père avec une foi sans borne, et n'entendent aucune raison? N'ayant rien à demander pour vous, que demanderez-vous, mes très chers frères, tout chauds encore du corps et de l'âme de vos parents? La pitié pour eux tout de suite du Seigneur, pour tous ces pauvres gens qui traînent encore là-bas, et qu'il entende leurs noms que tous ces anges nouveaux-nés exhalent comme une rose fraîche qui s'ouvre avec une odeur irrésistible!

La pitié tout de suite, et le pardon tout de suite aussi, la pitié pour ces auteurs de votre vie — et le pardon en même temps pour tous ces malheureux qui, en vous

tuant, sont les auteurs de votre béatitude, pour qu'au parfum nouveau de ce petit globe d'amour qui chante à Dieu ne se mêle pas l'idée insupportable de l'injure qui lui a été faite! Prions donc pour nos bourreaux. Mais Seigneur, vous savez qu'il n'est pas facile de prier pour un Allemand. Ce sont des gens si parfaitement honnêtes, et vertueux, et sûrs de bien faire, même quand ils assassinent des enfants. Que demander pour ces êtres justes et rayonnants, investis dès leur naissance du don de ne jamais mal faire, et qui n'oublient pas de reporter pieusement à Dieu le mérite de ce privilège singulier? Quand ils nous tuaient, mes très chers frères, c'est nous qui étions coupables de la nécessité qui obligeait ces bonnes gens à des actes immodérés. Quel trait demander à la grâce qui vaille contre l'armure d'une confiance aussi solide, ou d'une bêtise aussi épaisse? Qu'oserons-nous demander à Dieu pour ces peuples religieux qui savent mieux que lui où ils

en sont et qui n'ont besoin de personne ? Et quelle est la chance de nos amis qui osent porter les armes contre de pareils gaillards ? Leurs souverains ne sont-ils pas de pieuses gens ? Il y en a un qui n'est pas capable de dire trois mots sans que le quatrième soit cette syllabe redoutable que nous mêmes osons à peine prononcer. Il y a en un autre qui s'est fait photographier à genoux sur son prie-dieu, invoquant ce Père qui veut qu'on lui parle dans le secret et il n'y a pas dans son empire un douanier ou un commissaire de police dont le bureau ne compte à son inventaire l'image du Crucifié ! Et la pauvre France, mes très chers frères, pendant ce temps-là, grand Dieu, que fait-elle ? Je frémis d'y penser ! Un pays si peu édifiant ! Que pèse-t-il au regard de ces empires religieux ? Qui de vous me dira ce qui se passe en France en ce moment ?

UN ENFANT

Comment savoir d'ici ce qui se passe sur la terre ?

M. LE CURÉ

Ne voyez-vous pas ce puits au milieu de la place ? Et ne vous a-t-on jamais montrés dans les images ce même puits où Jacquin et Jacqueline s'amusaient à secouer leur édredon qui devenait aussitôt des masses de flocons et un épais manteau de neige sur les Vosges et toute la Lorraine ?

L'ENFANT

se précipitant vers le puits.

C'est ce puits là, monsieur le Curé ?

TOUS LES ENFANTS

se précipitant vers le puits.

Oh ! venez, venez ! venez tous ! venez voir dans le puits !

M. LE CURÉ

Eh ! bien, qu'est-ce que vous voyez ?

Un enfant

Je vois une petite lumière triste tout en bas. Oh! que tout paraît triste et sombre!

Un autre

Je vois une campagne toute rapiécée, des forêts toutes noires, des rivières qui vont l'une vers l'autre, des villes toutes blanches comme une pincée de sucre, et de l'Est à l'Ouest, à perte de vue une grande ligne de villages qui brûlent!

Et cette triste petite lune tout en bas comme une pastille jaune!

M. le Curé

Douce France! Pardonnez-moi, mon Dieu, si même au ciel je garde tellement au cœur l'amour de ce pays.

Que j'aime ses villages qui sont blottis çà et là comme des poules dans la paille et ses vieilles petites villes tout usées comme des meubles de famille qu'on n'a jamais changés de place!

UNE PETITE FILLE

Je vois maman!

UN PETIT GARÇON

Ne pleure pas, maman! Nous sommes heureux! Viens avec nous!

M. LE CURÉ

Que fait-elle, votre maman?

LA PETITE FILLE

Elle est à genoux et elle prie en sanglotant, et son pauvre corps maigre est secoué de grands frissons. Et elle serre contre son cœur un petit bas de tricot.

UNE AUTRE PETITE FILLE

C'est à cause de mon petit frère qu'elle a perdu et qui a été écrasé par une charrette. On nous avait séparés. Et nous autres, les Allemands nous ont mises en tête d'une de leurs colonnes pour se protéger.

LA PREMIÈRE PETITE FILLE

Ne pleure pas maman! Je suis là-haut avec Henri!

M. LE CURÉ

Regardez encore, qu'est-ce que vous voyez ?

UN ENFANT

Je vois un colonel qui dit la messe et tout le régiment est à genoux dans la boue autour de lui.

M. LE CURÉ

Et encore ?

UN ENFANT

Je vois un médecin major dans le coin d'un hôpital, qui vient de se convertir et qui essaye de dire son chapelet.

M. LE CURÉ

Et encore ?

UN ENFANT

Je vois mille hommes couchés par terre

et il y a une ligne de meules par devant.

Mille hommes morts par terre et pas un d'entre eux qui n'ait reçu l'absolution.

M. LE CURÉ

Et encore ?

UN ENFANT

Je vois un rabbin à genoux près d'un mourant et qui lui fait baiser le crucifix.

M. LE CURÉ

Et est-ce qu'ils continuent à jurer et à blasphémer ?

L'ENFANT

Plus que jamais! mais tous ont une médaille ou un scapulaire sur leur pauvre chair qui me fait tant de pitié.

M. LE CURÉ

Quoi! est-ce là ce pays de Voltaire et de Renan ?

UN AUTRE ENFANT

Je vois le petit-fils de Renan!

M. LE CURÉ

Que fait-il ?

L'ENFANT

Il est par terre, les bras en croix, avec le cœur arraché, et sa figure est comme celle d'un ange ! Il a le signe sur lui du troupeau de saint-Dominique.

M. LE CURÉ

Tu vois son corps. Mais son âme, dis-nous, où est-elle ?

L'ENFANT

Saint-Dominique l'enveloppe dans son grand manteau avec les autres tondus.

M. LE CURÉ

Et qui vois-tu encore ?

L'ENFANT

Je vois un mourant à qui on apporte Jésus-Christ et qui essaye de faire le salut militaire ! Je vois les deux fils du général de Castelnau. Je vois Charles Péguy qui

tombe la face contre terre! Je vois un professeur de sixième qui meurt pour la France et ses enfants s'appellent Michel et André! Je vois un capitaine de dragons qui meurt pour la France et ses petits garçons s'appellent Bernard et Jean.

UN AUTRE ENFANT

Oui! Et moi, je vois son père, qu'il est vieux!

M. LE CURÉ

Qu'est-ce qu'il fait?

L'ENFANT

Il consent et il baise le crucifix.

M. LE CURÉ

Quoi! c'est là cette France impie?

JEAN

C'est la France au sang pur telle qu'elle fut toujours.

M. LE CURÉ

Est-ce là cette ennemie de Dieu?

JACQUES

La France ennemie de Dieu! Il n'y a que les ténèbres qui soient ennemies de la Lumière!

Il n'y a que les cœurs fermés, il n'y a que les âmes esclaves qui soient horribles à un père, et quel est le peuple moins obscur que ces Français dont le nom même est synonyme de libre et de sincère?

Ennemis de Dieu, parce qu'il ne nous suffit pas de le confesser de bouche seulement,

Et de le ranger ensuite commodément loin de notre vie quotidienne comme une idole toujours prête à nous approuver!

Ennemis de Dieu, quand on ne nous voit occupés que de lui! Quand dans le monde entier il n'y a que nous qui ne le lâchions pas, et qui ne lui laissions pas de repos, et qui mettions l'intelligence avant la loi et l'amour avant le respect, et qui connaissions le chemin de son cœur, jusqu'à ce que nous sachions si c'est vrai qu'il nous aime et qu'il est vivant!

Il ne serait pas un père s'il n'aimait pas ce tourment que nous lui faisons!

Les autres peuples peuvent parler de Dieu, qu'est-ce que ça leur fait? Ce n'est qu'un mot pour eux comme un autre et non point cette chose, si sacrée dans le cœur comme le nom de notre mère, qu'on n'aime pas à l'en faire sortir!

Les autres peuples disent que Dieu est avec eux et qu'il les défend, mais nous, c'est nous autres qui le défendons!

Nos pères jadis, ont dressé ces deux tours au travers du soleil levant,

Ces deux tours qui nous gardent encore, Rheims et ce beau vaisseau d'où ruisselait le baume sur toute la terre royale,

Cette grande terre à blé qui est la nôtre et ce manteau de moissons qui l'enveloppe, montant et descendant et tout parsemé de fleurs de lys!

Maintenant, tout ce qui était paille au-dessus de la terre est parti en flammes et en fumée! Mais il nous reste la terre même où nous avons creusé une grande fondation,

Un grand fossé au devant de l'envahisseur, et que nous reconquérons à grand travail, pouce à pouce et sillon par sillon, payant prix de nouveau pour elle,

Comme un laboureur, trait par trait, qui rouvre et reprend toute sa pièce jusqu'à la limite éternelle,

Un peuple tout entier enfoncé dans sa terre jusque par dessus la tête, une armée toute ruisselante de la terre natale,

Jusqu'à ce que de nouveau elle surgisse au soleil de Pâques!

Est-ce nous qui avons attaqué? est-ce nous qui avons voulu voler aux autres ce qu'ils avaient?

Ce que nous défendons, c'est notre bien, c'est le jardin qui tient à notre maison, c'est l'arpent carré dans lequel tient notre droit et notre destinée!

Et ce que nous défendons, c'est Dieu même qui s'est remis à notre garde comme un petit enfant, c'est cette place honnête dans notre cœur où il est, c'est ce Tout-Puissant infiniment faible, c'est cet humble

souffle dans notre cœur qui nous a mis tous debout!

C'est à lui que nous faisons un rempart, ce solide rempart entrelacé de tout ce qu'il a d'hommes dans le pays, cette moisson toute mêlée de prêtres et de missionnaires avec nous comme les fleurs rouges et bleues dans le blé blanchissant!

Contre leur Gœthe et leur Kant et leur Nietzche et tous ces souffleurs de ténèbres et de pestilence dont le nom même fait horreur,

Et contre leur père à tous, l'apostat Martin Luther, qui est avec le diable!

C'est Dieu même que nous défendons, ceux-là mêmes qui ne savent pas son nom.

Car chaque peuple est né pour lui-même, mais le France est née pour tout l'univers afin qu'elle lui porte la joie!

Ce n'est pas son corps seulement qu'elle défend, c'est son âme qui est à tout l'univers, ce n'est pas sa vie seulement qu'elle défend, c'est la parole de Dieu à tout

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE

l'univers, qui est l'éternelle joie dans l'éternelle liberté!

Et si elle doit se taire et si Dieu doit cesser de parler Français, elle sait que ce jour-là il vaut mieux pour elle être morte!

Et c'est cela qui tout à coup a soudé ensemble nos sept armées, en cette veille de la Nativité de Notre-Dame où elles se sont retournées toutes à la fois, le jour de la bataille de la Marne!

JEAN

Puissent de même les sept peuples qui combattent contre les Barbares se souvenir éternellement que dans cette cause sacrée ils ont uni leurs mains et leur sang!

M. LE CURÉ

Ainsi soit-il! *(On entend au loin le coup d'une cloche.)*

JEAN

Quelle est cette heure qui sonne?

UN ENFANT,

regardant par le puits.

C'est un pauvre village en flammes, tout est clair comme en plein jour. L'église brûle, mais l'horloge marche encore et sonne l'heure.

UN AUTRE

La demie de onze heures!

UN AUTRE

La demie avant ce minuit qu'elle ne sonnera pas! La demie de cette heure dernière qui précède Noël! *(La porte de la grange au fond de la scène apparaît rayonnante de lumière par toutes les fissures.)*

M. LE CURÉ

Mettons-nous à genoux, mes enfants, et prions pour la pauvre France cet innocent qui va nous apparaître.

Mon Dieu, ayez pitié de la France et ne l'écoutez pas moins qui n'est pas toujours comme les autres peuples à parler de sa

justice et de sa vertu et qui sait que tout ce qu'elle fait n'est pas toujours bien.

LES ENFANTS MORTS,

en un grand murmure.

Mon Dieu sauvez la France ! (*Silence. Les fenêtres vides de l'église ruinée s'illuminent.*)

UN ENFANT,

en retard, revenant du puits.

L'église du pauvre village s'est effondrée.

UN AUTRE

Comment saurons-nous qu'il est minuit !

M. LE CURÉ

Ce seront les Allemands qui vont nous l'annoncer en tirant douze coups sur la cathédrale de Rheims.

UN ENFANT

Quel silence ! on n'entend plus rien au ciel et sur la terre.

M. LE CURÉ

C'est le Seigneur Dieu qui fait silence pour écouter les Allemands qui vont tirer sur sa maison. Et nous tous, faisons silence avec lui. *(Silence.)*

LA PIÈCE ALLEMANDE DE 220, BOMBARDANT LA CATHÉDRALE DE RHEIMS

Boum! — *(La porte de la grange s'ouvre et l'on voit la scène de Noël, la Vierge, l'Enfant, Saint-Joseph, le bœuf et l'âne, telle qu'on a l'habitude de la représenter dans les églises.)*

VOIX DE FEMMES ET D'HOMMES,
chantant dans l'église dévastée

Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonœ voluntatis!

M. LE CURÉ

Dieu vivant!

LES ENFANTS

(la force des invocations ne cesse de s'élever jusqu'à ce qu'elles deviennent semblables, à la

fin de la scène, aux vociférations de l'Apocalyse)

Sauvez la France!

LE CANON ALLEMAND

(2e coup)

Boum!

LES VOIX

Laudamus te!

M. LE CURÉ

Dieu enfant! Dieu innocent! Dieu fait homme! Dieu avec nous!

LES ENFANTS,

tous ensemble

Sauvez la France!

LE CANON ALLEMAND

(3e coup)

Boum!

LES VOIX

Benedicimus te! *Adoremus te*! *Glorificamus te*! *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam*!

M. LE CURÉ

Jésus-Christ, fils de Dieu!

LES ENFANTS,

tous ensemble

Sauvez la France!

LE CANON ALLEMAND

(4e coup)

Boum!

LES VOIX

Domine Deus, Rex cœlestis, Deus Pater Omnipotens!

M. LE CURÉ

Seigneur Dieu, Notre Père tout-puissant!

LES ENFANTS,

tous ensemble

Sauvez la France!

LE CANON ALLEMAND

(5e coup)

Boum!

LES VOIX

Domine Fili Unigenite, Jesu-Christe ; Domine Deus Agnus Dei, Filius Patris!

M. LE CURÉ

Petit enfant nouveau-né!

LES ENFANTS,

tous ensemble

Sauvez la France!

LE CANON ALLEMAND

(6e coup)

Boum!

LES VOIX

Qui tollis peccata mundi, miserere nobis!

M. LE CURÉ

Jésus qui ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il vive!

LES ENFANTS,

tous ensemble

Sauvez la France!

LE CANON ALLEMAND

(7e coup)

Boum!

LES VOIX

Qui tollis peccata mundi, suscipe deprecationem nostram! Qui sedes ad dexteram Patris...

M. LE CURÉ

Jésus qui aimez la France!

LES ENFANTS,

tous ensemble

Sauvez la France!

LE CANON ALLEMAND

(8e coup)

Boum!

LES VOIX

Miserere nobis!

M. le Curé

Par votre divinité!

Les enfants,

tous ensemble

Sauvez la France!

Le canon allemand

(9e coup)

Boum!

Les voix

Quoniam tu solus Sanctus!

M. le Curé

Par votre humanité! Par les entrailles de votre humanité!

Les enfants,

tous ensemble

Sauvez la France!

Le canon allemand

(10e coup)

Boum!

LES VOIX

Tu solus Dominus, tu solus Altissimus!

M. LE CURÉ

Sauvez la France!

LES ENFANTS,

tous ensemble

Sauvez la France!

LE CANON ALLEMAND

(11e coup)

Boum!

LES VOIX

Jesu-Christe!

M. LE CURÉ

Jésus-Christ!

LES ENFANTS,

tous ensemble

Sauvez la France!

LE CANON ALLEMAND

(12e coup)

Boum!

LES VOIX

Cum sancto spiritu in gloria Dei Patris!

M. LE CURÉ

Jésus-Christ, sauvez la France!

LES ENFANTS,

tous ensemble

Jésus-Christ, sauvez la France! Jésus-Christ, sauvez la France, Jésus-Christ, sauvez la France!

LES VOIX

Amen!

Paris, février 1915.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 27 MARS 1922, PAR L'IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE, QUAI ST-PIERRE, BRUGES, BELGIQUE.

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

CLAUDEL, PAUL.

Poémes de guerre.

PQ
2605
.L2
P64.